

Colette Soler

Je ne pense pas, donc...

Je vais vous dire ce soir justement ce que je pense du « je ne pense pas » que Lacan promet à l'analyste.

Il y a sur ce point une polémique, qui est actuellement en sourdine, un peu bâillonnée, mais quand même bien là. Vous en avez eu le témoignage lors de la soirée où monsieur Wildlöcher a mis la technique analytique au compte de la « co-pensée ». Évidemment, cette co-pensée est une réplique directe au « je ne pense pas » de Lacan, car, jusqu'à ce dernier, aucun postfreudien n'a jamais parlé de l'inconscient en termes de pensée. Il y a comme ça, à notre époque, encore quelques psychanalystes pour lesquels Lacan est à la place du *ghost*, le fantôme qui hante leurs propos.

Pour nous, la question est de savoir ce que nous faisons de cette thèse : dans son acte, l'analyste ne pense pas. Le problème n'est pas philosophique, bien qu'il ait une portée philosophique.

La question n'est pas « qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? » selon le titre d'un opuscule qu'Emmanuel Kant publia en 1786, et ni non plus « qu'appelle-t-on penser ? » comme le demandait dans son titre le cours de 1951-1952 de Heidegger. Pourquoi introduire ce terme de pensée dans le vocabulaire analytique ? Le terme évoque éminemment Descartes, nous le savons. La référence au cogito cartésien traverse l'enseignement de Lacan. Il en a fait des commentaires multiples et contrastés, des retraductions aussi, qui toutes participent de la même intention : dire ce que le fait de l'inconscient change. D'où les tentatives de reformulations d'un cogito d'après et d'avec Freud, qui conduit au terme, au temps du nœud borroméen, à dire que l'homme « pense débile », autrement dit que la pensée est impuissante à saisir le réel.

Quel est le sens de cette insistance ? Ce n'est pas une fioriture d'érudition, c'est que le cogito donne la formule philosophique du

sujet de la science. Newton a produit la formule de la gravitation universelle, mais c'est Descartes qui a produit la formule du sujet supposé à la science, c'est-à-dire d'un sujet réduit à sa représentation de pensée. Sans ce précédent de la science et de son sujet, la psychanalyse ne serait pas (serait impensable avant la science). Il fallait ce déblaiement pour que la question « que suis-je ? » puisse surgir. Elle surgit déjà chez Descartes, c'est le pas qui suit immédiatement le cogito : je suis, mais « que suis-je donc ? ». Elle resurgit avec la psychanalyse, autrement, en chaque cure et avec une autre réponse évidemment.

Je reviens à notre question. Est-elle de savoir comment s'orienter dans l'action analytique ? Sans doute, mais ce n'est pas vraiment la première question, puisque, par la grâce de Freud, la pratique analytique est pour nous déjà là, et qu'une pratique est toujours sinon déjà orientée, du moins limitée, qu'elle le sache ou non, par les contraintes de la structure. La première question est donc en fait de savoir ce qu'elles sont pour cette pratique transmise de Freud. Dans les années 1965, Althusser et compagnie, Rancière et Macheray, avaient introduit un petit effet de nouveauté dans l'opposition classique entre pratique et théorie, en mettant l'accent sur la pratique de la théorie. La notion a sa validité. Vous en trouvez un écho dans l'« Acte de fondation » de l'EFP, troisième section. Lacan évoque, je cite, « l'éthique de la psychanalyse, qui est la praxis de sa théorie ¹ ». Là on est loin de l'analyste qui ne pense pas, apparemment. Il y a une autre référence en date du 23 mai 1971, dans un congrès de l'EFP, consacré justement à « La technique psychanalytique ». Je le mentionne pour tamponner ce que nous avons dit la dernière fois d'un Lacan qui se refuserait aux indications techniques pour se cantonner aux principes éthiques d'orientation. Ce n'est pas tout à fait exact. Je vous lis quelques-unes de ses remarques, en date du 23 mai 1971 :

« Axer ce congrès de la technique analytique, c'était déjà nous mettre en garde contre les cavillations sur les rapports de la pratique à la théorie.

La théorie dans la technique [...], elle y fonctionne comme instrument, sujets opérés compris, c'est cela la théorie, sans quoi pas de technique ². »

1. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 232.

2. J. Lacan, *Lettres à l'EFP*, n° 9, 1971, p. 507.

« Cavillation » est un mot vieilli, vous ne le trouverez pas dans le Robert, mais dans le *Trésor de la langue française*. Il désigne pour l'essentiel une mauvaise chicane. Les remarques de Lacan sont l'index du contexte de l'EFP à ce moment-là. Il était marqué par la montée d'une *doxa*, sans doute favorisée par l'esprit de Mai 68, et qui revendiquait la clinique sans la théorie. Françoise Dolto en était très représentative, elle qui disait en substance : je ne peux pas dire ce que je fais, mais je le fais. Soit, mais alors comment savoir si c'est de la psychanalyse ? Certes, une pratique « n'a pas besoin d'être éclairée pour opérer », néanmoins, elle a toujours des présupposés de doctrine. La théorie est instrument, fût-elle insue. Sujet opéré compris, dit Lacan, ce qui signifie que ça vaut aussi pour l'analysant qui se plie au cadre analytique. La théorie n'est pas fioriture, « superstructure » comme on disait, rajout de la pensée à l'action. Plutôt lui serait-elle immanente, quelque réserve que ce terme appelle. Pas de pratique, pas de clinique qui ne soit pétrie de concepts, et l'opposition concept/clinique n'est pas pertinente.

Cette thèse ne date pas pour Lacan des années 1970. Bien avant, il imputait le temps de fermeture de l'inconscient dans le postfreudisme à « une pratique qui a fait pâlir l'inconscient », et en 1967, dans « La méprise du sujet supposé savoir », il parlait d'une théorie qui, je cite, « ne peut en toute correction se tenir pour irresponsable de ce qui s'avère de faits dans une pratique ³ ». La thèse devrait être d'une actualité redoutable pour tous ceux qui se demandent si les sujets post ou hypermodernes sont encore analysables, car ils pourraient y trouver occasion d'interroger leur « déficit de pensée » justement.

Vous voyez que j'ai glissé de « penser la psychanalyse » à la théorie, car c'est de cela qu'il s'agit, de la fonction et de la place de la théorie, à ceci près que j'espère avoir suffisamment fait valoir que la praxis de la théorie, pour reprendre l'expression de l'acte de fondation, est opératoire dans la pratique.

Alors, comment situer la pensée qui rate la psychanalyse ? Je postule qu'on ne peut la rater, la psychanalyse, que là où on peut la rencontrer. Entendez dans les cures elles-mêmes. Il n'y a pas d'autres rendez-vous avec elle. C'est d'ailleurs ce dont s'autorise le clinicien qui revendique son athéorisme. C'est donc dans la cure qu'un certain

3. J. Lacan, *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 34.

usage de la pensée peut rater la psychanalyse. Je reviens de ce fait aux pensées, au pluriel, du psychanalyste.

Il n'y a pas lieu de s'embarrasser de ce terme de pensée. Je l'ai dit, il est repris de Descartes pour faire le joint avec la science, et il n'objecte pas à la technique de parole. Entre parler et penser, l'élément commun est le langage articulé en signifiants – quoique la parole y ajoute la phonation, qui implique encore bien d'autres choses. Et si on demande l'inconscient, auquel on accède par la parole d'association libre, qu'est-ce que c'est ?, *quod est* ? La première chose à en dire, répond Lacan, c'est que c'est « des pensées ». On sait évidemment depuis Freud qu'il y a deux pensées : les pensées-je, dont la philosophie ne sort pas même quand elle flirte avec le messianisme, et les pensées-pas-je de l'inconscient. À cet égard, l'association libre est très singulière. Elle invite l'analysant à ne pas penser au sens de l'attribution subjective, à dire des bêtises que l'autre discours exclurait, à produire des pensées sans y penser, mais en même temps elle postule que ces pensées le représentent et qu'il ne peut donc s'en dédire. C'est une technique faite pour rejoindre les pensées-pas-je, les pensées que nous dirons d'inconscient. Elles ne vont pas sans les signifiants, et de là on peut passer au terme de savoir et aux expressions postérieures qui situent l'inconscient comme « un savoir sans sujet » (« sans sujet » veut dire pas-je). C'est donc une parole qui va vers la vérité articulée et peut-être pas plus loin. Ça ne peut se faire tout seul évidemment, il y faut le transfert. On le sait depuis le début, car chez Freud lui-même le transfert a une fonction causale, et l'analyste est situé comme objet de la libido analysante. Le propre de Lacan n'est pas là, mais dans sa construction de ce qu'est l'objet *a* et son maniement dans l'analyse.

L'objet *a* est lié au « je ne pense pas » qui est de droit et qui, donc, se distingue du « je ne pense pas » qui est de choix, option commune du sujet – la moins pire, car je ne pense pas donc je suis. J'ajoute : je suis assuré par mon fantasme. Dans la structure, l'objet est du côté du « je ne pense pas », c'est de l'être pas-je, pas représenté par le signifiant, tandis que l'inconscient, c'est du pense-pas-je, connecté au « je ne suis pas » du sujet. La psychanalyse, je cite, « postule que l'inconscient est invocable » à partir du « je ne pense pas⁴ ».

4. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire sur l'Acte », *Ornicar?*, n° 29, p. 14.

Schéma 1



L'entrée dans le transfert est donc un passage du « je ne pense pas » au « je ne suis pas », manque à être, du sujet analysant, $\$$. Dès lors, l'analyste ne peut que venir de droit à l'autre place – il n'y en a que deux –, celle de l'être-pas-je, a . La thèse se construit sur une période féconde dans les deux séminaires « La logique du fantasme » (1966-1967) et « L'acte psychanalytique » (1967-1968), et dans les comptes rendus de séminaires, communiqués en 1969. Elle donne le schématisation qui a permis de construire la passe, dans la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » d'octobre 1967, complétée du « Discours à l'EFF » de décembre 1967.

Les deux places en question sont réécrites plus nettement dans le discours analytique, où l'objet est inscrit à la place de l'agent : $a \rightarrow \$$. La cohérence de la construction est parfaite et ajustée à l'aporie de l'acte.

L'expression « aporie de l'acte » fait suite dans l'enseignement de Lacan à une autre : l'aporie du désir. Il définit dans « La méprise du sujet supposé savoir » la structure paradoxale de l'acte, je cite, « de ce que l'objet y soit actif et le sujet subverti ». Je m'arrête sur ce mot de subversion, mot que l'on aime en général et plus que celui de révolution. Il faudrait peut-être y regarder à deux fois, car « subversion » n'est pas *Aufhebung*, mais est bien plus près de destruction. C'est clairement ainsi que Lacan l'entend, dans un passage des *Lettres à l'EFF*⁵, où, parlant de la médecine subvertie par la science, il précise que « subvertie » veut dire qu'elle « n'est plus pensable » et qu'en outre « son statut périmé n'a pas de successeur » – peut-être d'ailleurs qu'aujourd'hui on tâche de lui donner le psy pour successeur, mais c'est une autre question. Il faudrait éclairer de là l'idée d'une subversion de la conduite sexuelle, qu'il évoque également, et aussi la subversion du sujet. Du sujet subverti au sujet destitué dont nous avons tendance à faire la performance héroïque de la fin de

5. J. Lacan, *Lettres de l'EFF*, op. cit., p. 508.

l'analyse, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, dès « La direction de la cure », dans un passage assez peu commenté, Lacan posait, à propos du sujet du rêve, je cite, que « le faire s'y retrouver comme désirant, c'est à l'inverse de l'y faire se reconnaître comme sujet ⁶ ». Le sujet donc n'est pas l'agent de l'acte, même si c'est lui qui en porte le poids et les suites. Il est toujours dépassé par son acte, plus déterminé par lui que déterminant. C'est là une structure générale, et peut-être faut-il y voir la raison de ce recul devant l'acte qu'est l'inhibition, refus de se laisser diviser inspiré par la défense narcissique. Quoi qu'il en soit, l'acte « ne pense pas », malgré le temps pour comprendre et les pensées qu'il met en branle dans ses suites. Or, les engagements sont d'acte et non de pensée, disait justement Lacan, chaque grande crise de l'histoire, quelle qu'elle soit, permettant de vérifier, toute pensée bue, si je puis dire, cet écart de l'acte imprévisible.

Quelles sont les implications pour l'analyste ? Ne concluons pas de son « je ne pense pas » qu'il suffit qu'il soit là dans son fauteuil, en silence. La réduction de l'analyste à sa seule présence corporelle signerait plutôt le déficit de sa fonction. Son « je ne pense pas » n'est pas à confondre avec la pétrification. Le contraire éventuellement, car le « je ne pense pas » n'est pas le non-dire.

« L'acte s'impose d'un dire », et qui change le sujet. À l'entrée, il le fait passer de son propre « je ne pense pas » de sujet naturel à son « je ne suis pas » d'analysant. À la fin, fin idéale, à ne pas confondre avec le terme, c'est le dire qui « s'autorise de lui-même », ce lui-même étant non pas sujet mais objet, l'objet qu'il est, car d'être, il n'en a pas d'autre. Si vous doutez de cette conciliation du « je ne pense pas » et du dire de l'analyste, voyez le début du « Discours à l'EFPP », quand Lacan se demande si sa Proposition est acte et qu'il répond : c'est ce qui dépend de ses suites. Qu'est-ce à dire sinon que la somme de pensées qui a permis cette proposition ne suffit pas à attester de l'acte et que celui-ci ne se juge qu'à ce qu'il déchaîne, à ce qu'il cause. Dans l'analyse, c'est le travail analysant. L'acte, c'est le dire – à distinguer des dits – qui obtient le travail sous transfert. Lacan emploie à son sujet des expressions convergentes. Il soumet, dit-il, le sujet à la question du plus de jouir. Or, le plus de jouir est non pas question mais plutôt réponse, et le monter en ques-

6. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 623.

tion est donc un changement par rapport au sujet assuré de son fantasme. Cette opération, Lacan la nomme *désaïfication* dans son compte rendu du séminaire sur l'acte. Autrement dit soustraction de *a* qui commande à l'analysant de dire ce qu'il veut et donc ce qu'il jouit. Grâce à elle, l'analyste fait fonction de *starter* pour la parole qui permet d'interroger la chose. C'est ce que dit aussi l'expression, courante parmi nous, de l'objet *a* à la place du semblant, et que nous écrivons avec Lacan : $a \rightarrow \S$.

L'acte est donc un dire qui porte la fonction de l'objet, mais il n'est possible que parce que l'objet était déjà là, en fonction pour le sujet. L'analyste « se fait de l'objet *a* », se fait produire de cet objet qui coordonne l'expérience de savoir. Mais il y faut une condition. Le quartier libre offert à la parole ne produit l'analyste que si le « prélèvement corporel » est déjà fait, condition pour que l'association libre ne soit pas discours pulvérulent, contrairement à ce qui se passe dans la psychose, et c'est à quoi, dit Lacan, il faut accorder l'acte analytique.

Accorder l'acte analytique au prélèvement corporel déjà fait prescrit, en fait, une soumission de l'acte à la clinique du sujet. Telle est la logique de l'acte : d'un côté, il vient à la place de l'agent qui cause, voire impose, le dur travail de la vérité articulée – il a donc une fonction impérative – ; mais, de l'autre, il n'est pas maître, car cette place est déjà occupée, et il ne peut se tenir comptable de ce qui est déjà là, de façon singulière pour chacun : l'objet qui commande au sujet. Il se fait de l'objet *a*, dit Lacan, mais cet objet n'est pas de lui. Je vous renvoie sur ce point au « Discours à l'EFF », de décembre 1967.

J'ai dit que l'acte qui ne pense pas n'est pas la pétrification de l'inertie qui seulement laisse parler, mais il faut ajouter maintenant que, accordé à la structure du sujet, il n'est pas non plus, s'il est acte analytique, activisme de maître qui dirige ce sujet en imposant ses propres finalités.

J'ai évoqué l'acte à l'entrée et à la sortie. Qu'en est-il de l'acte dans le décours de l'analyse ? Est-ce l'interprétation ? Lacan pose la question au début de son séminaire. C'est l'interprétation sans doute, mais si on « accorde » l'interprétation aux nécessités de l'acte. Et ce ne sont pas celles de l'herméneutique. L'acte réfère à la division

« soutenue » du sujet, et « L'étourdit » définit une interprétation identique à l'acte, qui a la même fin, celle de « rescinder » le sujet. Une interprétation donc, qui refend le sujet plutôt que de bourrer la plaie pour la panser. Dire apophantique, oraculaire, elle ne prend pas la vérité en charge, mais seulement sa relance. *Via* l'une ou l'autre forme de l'équivoque, elle défait les points de capiton du discours, pour rendre sensible, pour faire apercevoir l'objet comme consistance logique présupposée par l'insistance de la demande. Rien d'excessif à dire que cette interprétation ne pense pas. Elle est immixtion dans les dits de l'analysant, jouant soit de la pluralité homophonique, soit du Un grammatical des significations de l'analysant, soit du moins-un phallique constitutif du set des pulsions. Dans tous les cas, c'est une interprétation qui ne dit rien au sens où les dits toujours représentent un sujet. Qu'elle ne représente pas l'analyste comme sujet singulier, on l'admet assez facilement, mais il est plus difficile peut-être de saisir qu'elle ne représente pas non plus l'analysant, que pourtant elle prend pour cible afin de lui signifier que le dire de sa demande est, si je puis dire, en manque d'objet. C'est pourquoi il est juste d'affirmer que l'interprétation « porte sur l'objet », l'objet qui à la fois hante la chaîne et manque à la chaîne, qui est actif mais non représentable. Ce n'est donc pas seulement à l'entrée et à la sortie que le « je ne pense pas » de l'acte est en jeu. C'est plus essentiellement dans la coupure du dire d'interprétation.

Une telle interprétation n'est soutenable par l'analyste qu'à condition qu'il sache ce qu'il fait, et pourquoi, et sans jamais outrepasser les limites imposées par la nature propre de la demande de chaque analysant. C'est pourquoi la mise en acte du « je ne pense pas » interne à chaque analyse suppose une théorie, une pensée très assurée de la structure de l'expérience. Là se vérifie que le « penser la psychanalyse » est opératoire dans la pratique. Plus précisément, il conditionne la possibilité de la mise en acte éclairée du « je ne pense pas » que nécessite chaque psychanalyse, faute de quoi cette mise en acte serait pure imitation d'imposture et cliniquement dangereuse.

En ce sens, « penser la psychanalyse » est bien le devoir de chaque analyste. Et la passe comme dispositif est un lieu pour un effort supplémentaire du « penser la psychanalyse », lieu offert à celui qui, au terme de son parcours, passe au « je ne pense pas » de

l'acte. Lacan dit, dans sa première version des dispositifs de la passe : « Mais ce qui se présente pour être AE, c'est tout psychanalysant au sens où le psychanalyste ne s'achève qu'à le redevenir dans sa position à l'endroit du sujet supposé savoir. »

Redevenir analysant, c'est repasser du côté sujet. Cette phrase, si je la déplie, veut dire ceci : il n'y a de psychanalyste – au sens du être psychanalyste, non pas au sens du fonctionnement – qui dans la psychanalyse ne pense pas qu'à la condition qu'il ait pensé et qu'il pense encore sa position par rapport au sujet supposé savoir. Le « je ne pense pas » de l'acte est inextricablement lié au « je pense » la psychanalyse.

Reste à situer le penser qui rate la psychanalyse. C'est évidemment celui qui localise mal la pensée, qui la place dans une analyse du côté de l'analyste, avec une interprétation... qui pense. Certains la revendiquent, je l'ai évoqué au début. La co-pensée, c'est le couple des pensées. Je pense, tu penses, ça fait deux sujets en présence, soit deux inconscients. D'où l'idée, que certains soutiennent, selon laquelle l'analyste analyserait avec son inconscient, voire continuerait son analyse en analysant. Dans ce cas, à vrai dire, on peut se demander pourquoi c'est l'analysant qui paye. En tout cas, dans cette perspective, pas d'analyse finie pensable, car il n'y a pas de fin à l'inconscient : l'inconscient désir est indestructible, et l'inconscient pensées inépuisables. Je passe, car ces thèses ne sont guère consistantes.

Lacan, lui, se référait à d'autres auteurs, et il a choisi même le plus consistant d'entre eux, il le dit, Winnicott, pour illustrer ce qu'il nomme la « passion de la psychanalyse » en tant qu'elle déroge à la « charte de l'acte » (Il serait intéressant d'écrire la charte de l'acte avec ses divers chapitres, entrée, sortie, interprétation, durée des séances, etc.). Avec Winnicott, il choisit le meilleur des cas parmi ceux qui, comme il le dit, s'enchantent de leur propre écoute. La passion de la psychanalyse a un double sens. C'est à la fois se passionner pour et en pâtir, en être affecté, voire se passionner d'en être affecté au point d'en exhiber les stigmates et d'élever la profession au culte. Toutes les expressions utilisées désignent une conception qui donne une fonction à une sorte d'auto-auscultation des effets du transfert sur l'analyste. Il y a eu, en fait, deux temps dans ce mouvement. Il s'est agi d'abord d'analyser le contre-transfert, mais pour

le neutraliser. Ce n'est que dans un second temps, Lacan le note, que l'on en est venu à l'ausculter pour l'utiliser comme une voie vers l'interprétation. Voie hypocondriaque d'un analyste qui, en effet, pense à ce que ça lui fait ce qu'il entend, et qui prête à ses affects une valeur d'interprétation. La voie de l'acte est opposée.

De cette passion cependant, Winnicott, lui, a extrait une forge conceptuelle nouvelle, dans son texte de 1956 sur le transfert, celle du *self*. Mais elle l'a conduit, de son aveu même, privilégiant le *setting* au détriment de l'interprétation, à sortir des limites de la technique freudienne. Et ce fut, selon Lacan, « la perte » du psychanalyste. Les jugements de Lacan sur ce point varient au fil du temps. En 1967, dans « Le discours à l'EFPP », il parle du lapsus de l'acte. En 1969, le compte rendu du séminaire *L'Acte...* qualifie cette innovation technique d'*acting-out*. C'est plus péjoratif, car l'*acting-out* relève de la vérité certes, mais ici de celle de l'analyste. Il ne se trompait cependant pas puisque Winnicott lui-même, en 1968, complète le *self* d'une référence au cogito du sujet (et comment ne pas y voir la marque de Lacan ?), mais il s'agit d'un cogito comme annulé, qu'il formule d'un « sum, je suis ⁷ » et qui donc nie tout simplement l'inconscient et la division du sujet, signant en effet sa sortie du discours analytique.

Je conclus : dans la charte de l'acte, pas de place pour les crucifiés de la psychanalyse ! Il est vrai que ces crucifiés des années 1970 auxquels Lacan s'adressait encore sont devenus bien rares, mais il est sûr que l'acte qui s'ajuste à la division du sujet annoncerait plutôt un autre cogito pour l'analyste : je ne pense pas, donc je suis... promis au désêtre.

7. D. W. Winnicott, « Sum, je suis », dans *Conversation ordinaires*, Paris, Gal, 1981.